

La représentation de vendredi dernier à l'Opéra-Comique a été très-amusante, bien que ce fût une représentation à bénéfice. On sait que ces sortes de pique-niques dramatiques et musicaux auxquels chaque théâtre lyrique ou non lyrique fournit tour à tour son contingent, ne sont guère attrayants que sur l'affiche. Outre la durée démesurée du spectacle, la longueur des entr'actes nécessitée par les changements réclamés par chaque pièce, il est rare qu'une œuvre transplantée d'un théâtre dans un autre ne perde pas au déplacement.

Telle n'a pas été pourtant la représentation au bénéfice de M. Mocker. Le *Brelan*, pièce du Vaudeville où Levassor se montre si divertissant; le *Moineau de Lesbie*, où le talent de mademoiselle Rachel apparaît sous une face si originale et si charmante; les *Rendez-vous bourgeois*, ce vieil opéra-comique du vieux théâtre Feydeau, qui a le privilège de faire rire Parisiens et provinciaux depuis plusieurs générations, ont successivement captivé, charmé, égayé l'auditoire en variant sans cesse l'intérêt. Mais l'acte que nous ont donné sous le titre de *Torréador* [*Toréador*], MM. Adolphe Adam et Sauvage, prêtait à ce spectacle l'attrait piquant de la nouveauté. Ce n'est pas que la pièce soit fort intéressante au point de vue dramatique; à vrai dire, il n'y a pas de pièce, il n'y a qu'une série de scènes plus ou moins habilement ajustées dans le but de faire briller les chanteurs, et surtout de fournir à madame Ugalde une nouvelle occasion de mettre en évidence les richesses de son admirable gosier. Le triomphe de la cantatrice a été complet; elle s'est jouée avec une dextérité merveilleuse et une surprenante audace des difficultés sans nombre que le compositeur a semées à plaisir dans son rôle. Toutefois, il est des bornes à tout. Ce triomphe si éclatant a été trouvé un peu long. Un acte déjà très-développé, écrit pour quatre chanteurs et dans lequel les chœurs n'interviennent pas, doit manquer nécessairement d'animation. Il sera nécessaire, dès la seconde représentation, de couper en deux cet acte si chargé de musique, quelque agréable et gracieuse qu'elle soit. On a fort applaudi une romance, de jolis airs; mais le morceau capital de la partition est un trio dans lequel le musicien a introduit, avec autant d'adresse que d'esprit, des variations sur l'air: *Ah! vous dirai-je, maman?* Ce trio est d'un style vif, bien en scène; c'est de la charmante musique.

Nous reviendrons sur cet ouvrage, où l'on retrouve toutes les qualités de verve, d'entrain et d'habileté que nous nous plaisons à reconnaître dans l'auteur de *Giselle*. Dans le fait, cet opéra a plutôt fait une première apparition qu'il n'a eu une première représentation, et cela en raison même de la solennité dont il faisait partie; car il y a un public particulier pour les représentations à bénéfice. Le vrai public est plus délicat et plus gourmet. Il aime mieux savourer que dévorer; il préfère la qualité à la quantité. Ceci est donc une simple mention qui ne nous dispensera pas d'une analyse plus détaillée.

Du reste, la vogue de l'Opéra-Comique se soutient toujours, grâce aux beaux morceaux qui abondent dans le *Val d'Andorre*, aux sémillantes et vives coquetteries du *Caïd*, aux intentions dramatiques que l'on remarque dans les *Monténégrins*. Les gracieux et toujours frais ouvrages de M. Auber alternent agréablement avec ces trois partitions. Mais il est un

opéra dont les amateurs, par suite de nous ne savons quelles circonstances, se trouvent privés depuis longtemps, et dont, à raison même de cela, nous dirons quelques mots, ne fût-ce que pour protester contre un oubli dont nous avons droit de nous plaindre. Cet opéra c'est *la Nuit de Noël*, de M. H. Reber; c'est-à-dire tout uniment, tout bonnement un chef-d'œuvre de grâce, d'inspiration, d'expression vraie, de déclamation scénique, de ce style sobre et contenu, châtié et sévère avec élégance dont la tradition serait perdue depuis Mozart, si le *Freyschütz* [*Der Freischütz*] n'existait pas. Si le poète Régnier, suivant le *législateur du Parnasse*, comme l'on parle au collège,

Dans son vieux style encor a des grâces nouvelles,

on peut dire que M. Reber, dans son style à lui, qui est bien de son époque, a des grâces antiques. Jamais on ne mit mieux en relief que M. Reber ce caractère, cet accent, ces tours gothiques de nos anciennes cantilènes, des *airs du pays*; aussi M. Reber a-t-il écrit beaucoup de romances, beaucoup de chansons que l'on croirait retrouvées, pour la couleur, et j'oserai dire pour le parfum, de quelque troubadour du moyen-âge, de quelque Rambaud de Vaqueiras, de quelque Bertrand de Born, chevalier couronné aux cours d'amour. Il y a peut-être un peu de parti pris dans tout cela; mais M. Reber y réussit si bien! C'est à ce style qu'appartiennent les délicieux couplets d'Henriette au premier acte de *la Nuit de Noël*: *Il disait: Jamais volage*, et la légende plus délicieuse encore chantée par M. Mocker et madame Darcier: *Quand Noël ramène l'orage*, dont le majeur: *Et si vous êtes sage*, est une des plus suaves inspirations de l'auteur. Comme l'on sent que le musicien possède son *Don Giovanni*, dans l'air de danse de la scène finale du premier acte, et le commencement de l'allegro en ré! Ceci n'est pas un plagiat; ce n'est pas même une réminiscence. Il n'y a nulle ressemblance avec Mozart. Mais on retrouve la tradition, le fil conducteur de la belle école. J'en dirai autant du style de déclamation de l'air de Léonard, et du duo si original: *Il m'a battue*. N'y a-t-il pas là la franchise et la rondeur de la déclamation du *Déserteur* et des opéras de Grétry? Il ne faut pas que j'oublie de noter dans le même duo le mouvement: *Dans l'ombre de la nuit*, d'une mélodie si simple et si pénétrante, et d'une harmonie si heureusement trouvée. Ajoutons que M. Reber rencontre souvent la grandeur, non cette grandeur factice que l'on obtient avec des éclats et des mugissements d'orchestre, mais cette grandeur simple et réelle que les écrivains de génie, Bossuet, comme Pascal, comme Corneille, font jaillir d'une expression parfois commune et vulgaire.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur une partition qui n'est plus au répertoire. Mais que M. Reber se console: *la Nuit de Noël* est dans la bibliothèque de tous les vrais amateurs.

M. Reber est encore, comme on sait, un instrumentaliste d'un ordre élevé. Il a écrit des symphonies, des trios, des quatuors. Comment se fait-il que le Conservatoire qui, cette année, était en veine de nouveautés, n'ait pas donné une des symphonies de ce compositeur? Néanmoins, quelque estime que nous professions pour ces œuvres, nous admirons surtout chez M. Reber ses trios et ses quatuors, parce qu'il y est plus lui-même, parce

qu'il s'y est moins astreint à la forme et au cadre de Haydn, parce qu'enfin il laisse sa pensée se dilater à l'aise dans le champ de la rêverie. M. Reber n'imité personne; mais, dans ses quatuors, il s'est surtout inspiré des derniers quatuors de Beethoven, ces œuvres immortelles auxquelles ce puissant génie a confié pour ainsi dire ses pensées d'avenir; testament sublime où est renfermé le secret des développements que l'art est destiné à atteindre dans l'es- // 2 // -pace [espace] d'un siècle.

Nous dirons à ce sujet que depuis quelque temps il s'est introduit dans le vocabulaire musical un mot emprunté au vocabulaire de la politique. On dit aujourd'hui un *musicien rouge* comme on dit un *républicain rouge*. Dans un salon très-avancé en musique, on a qualifié de *musique rouge* ces mêmes derniers quatuors de Beethoven, pour lesquels on professe une admiration religieuse, et cela par opposition aux variations, aux caprices, aux arrangements, aux airs italiens qui sont si fort du goût de la masse du public, de ce bon public *dilettante* et *modéré* qui n'aime pas à être troublé dans le *statu quo* de ses jouissances, que toute contention d'esprit fatigue, que toute innovation dans l'art épouvante. Pour ce public, lequel ne se compose pas seulement d'amateurs, mais encore d'artistes, qui dit derniers quatuors de Beethoven, dit *musique rouge*, et qui dit *musique rouge* dit anarchie, bouleversement, voire dissolution de la famille et de la propriété. Oui, car si cette musique triomphe, c'en est fait, disent-ils, de la glorieuse famille des Mozart, des Haydn, des Rossini, des Gluck, des Cimarosa. Elle est dispersée, détruite, anéantie. C'en est fait aussi de ces traditions de style et de goût qui forment le vaste domaine de l'art et qui se transmettent comme un héritage de compositeur à compositeur, se lèguent d'une génération à une autre génération; elles disparaissent sans retour. Le plaisant de l'affaire est que les hôtes du salon dont je parle sont, en politique, les plus grands réactionnaires du monde, tandis qu'en musique, ils se déclarent parfaitement *rouges*: ils acceptent cette qualification, ils s'en font gloire et se moquent des *modérés* qui en ont peur. La peur! voilà le grand mot lâché. Et quel est l'établissement musical qui n'ait pas eu peur de cette musique? Les théâtres en ont peur; le Conservatoire en a eu peur, car en sa qualité de Conservatoire, il est tenu de se montrer conservateur; il l'a bien prouvé en mettant pendant dix à douze ans à l'index les symphonies de M. Berlioz. Oh! pour celui-ci, il est rouge, il est écarlate; pis que cela, il est socialiste. Mais voyez un peu ce que c'est que la peur, comme elle se transforme et conseille des choses contradictoires! Le Conservatoire avait repoussé la musique de M. Berlioz, par peur, et c'est par peur qu'il a fini par lui ouvrir ses portes; car, ne vous y trompez pas, ce n'est pas par sympathie, c'est par un calcul de la peur.

Il court à ce propos une anecdote charmante que je vous raconterai un jour. Qu'est-il advenu pourtant à ce pauvre Conservatoire après cet effort héroïque? La musique de M. Berlioz a vu le jour. Rouge ou non, elle a été la bien venue. Exécutants, habitués, personne n'en est mort. *La mère et l'enfant se portent bien.*

Eh! mon Dieu! voyez où conduit la peur: à se prendre elle-même pour remède contre elle-même. Un tel est réputé musicien révolutionnaire,

ne nous en parlez pas: c'est un épouvantail! Il n'y a qu'un petit malheur à tout cela; c'est que les compositeurs bien reconnus aujourd'hui pour conservateurs et modérés, se carrant à l'aise dans leur gloire incontestée, à l'ombrage de leurs lauriers classiques, ont été *rouges* dans leur temps. Qui a été plus musicien *rouge* que Mozart, que Gluck, que Weber, que Beethoven (je ne parle ici que des symphonies), que Rossini lui-même? N'appelait-on pas l'un, le *grand faiseur de notes*, l'autre, le *grand hurleur*, Méhul, le *tapageur*, Beethoven, un *barbare*? Eh bien! raisonnons, si vous voulez, par analogie. Ne parlons pas des hommes, mais des journaux. Quels sont à l'heure qu'il est les journaux réputés blancs ou modérés! Et quels étaient les journaux rouges, violents, il y a vingt ans, il y a dix ans, il y a deux ans? Nommez-les: le *Constitutionnel*, le *Courrier*, les *Débats*, le *National*, le..... — Tenez, laissez-moi donc tranquille; vous me feriez sortir de mon caractère et..... de ma spécialité. Vous me feriez enjamber la barrière qui sépare le rez-de-chaussée du feuilleton pour sauter dans le grand étage du premier-Paris. Ce serait, pour le coup, un envahissement, un 15 mai de la musique contre la politique, au sein de l'*Ere nouvelle*.

L'ÈRE NOUVELLE, 21 mai 1849, pp. 1–2.

Journal Title: L'ÈRE NOUVELLE

Journal Subtitle: None

Day of Week: lundi

Calendar Date: 21 MAI 1849

Printed Date Correct: Yes

Pagination: 1 à 2

Title of Article: THÉÂTRES. [Feuilleton de L'Ère Nouvelle]

Subtitle of Article: **Opéra-Comique.** — Représentation au bénéfice de M. Mocker. — Première représentation du *Torréador* [*Torédor*], opéra comique en un acte, de MM. Sauvage et A. Adam. — M. Reber. — *La Musique rouge.*

Signature: J. D'ORTIGUE

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Front-page feuilleton

Cross-reference: None